L'introuvable

Ton amour est-il pur comme les forêts vierges,
Berceur comme la nuit, frais comme le Printemps ?
Est-il mystérieux comme l'éclat des cierges,
Ardent comme la flamme et long comme le temps ?

Lis-tu dans la nature ainsi qu'en un grand livre ?
En toi, l'instinct du mal a-t-il gardé son mors ?
Préfères-tu, — trouvant que la douleur enivre, —
Le sanglot des vivants au mutisme des morts ?

Avide de humer l'atmosphère grisante,
Aimes-tu les senteurs des sapins soucieux,
Celles de la pluie âcre et de l'Aube irisante
Et les souffles errants de la mer et des cieux ?

Et les chats, les grands chats dont la caresse griffe,
Quand ils sont devant l'âtre accroupis de travers,
Saurais-tu déchiffrer le vivant logogriphe
Qu'allume le phosphore au fond de leurs yeux verts ?

Es-tu la confidente intime de la lune,
Et, tout le jour, fuyant le soleil ennemi,
As-tu l'amour de l'heure inquiétante et brune
Où l'objet grandissant ne se voit qu'à demi ?

S'attache-t-il à toi le doute insatiable,

Comme le tartre aux dents, comme la rouille au fer ?
Te sens-tu frissonner quand on parle du diable,
Et crois-tu qu'il existe ailleurs que dans l'enfer ?

As-tu peur du remords plus que du mal physique,
Et vas-tu dans Pascal abreuver ta douleur ?
Chopin est-il pour toi l'Ange de la musique,
Et Delacroix le grand sorcier de la couleur ?

As-tu le rire triste et les larmes sincères,
Le mépris sans effort, l'orgueil sans vanité ?
Fuis-tu les cœurs banals et les esprits faussaires
Dans l'asile du rêve et de la vérité ?

— Hélas ! autant vaudrait questionner la tombe !
La bouche de la femme est donc close à jamais
Que, nulle part, le Oui de mon âme n'en tombe ?...
Je l'interroge encore et puis encore... mais,
Hélas ! autant vaudrait questionner la tombe !...

Maurice Rollinat (1846–1903)